

Les émotions en recherche : pourraient-elles nous permettre de mieux comprendre le monde social?

Amélie Champagne, Doctorante

Université du Québec en Outaouais, Québec, Canada

Laurence Clennett-Sirois, Ph. D.

Université du Québec en Outaouais, Québec, Canada

Résumé

Est-il possible que la rencontre inévitable, entre l'humanité du chercheur et son terrain, amène une lecture sensible et innovante de son objet de recherche? Encerclée par les normes positivistes communément attribuées à la Science, la recherche en sciences sociales peut parfois susciter des doutes et des questionnements chez le chercheur qui ne sait pas toujours comment composer avec son humanité. La déconstruction de cette « idée reçue » sur la Science semble receler de nombreux avantages. En effet, plusieurs soutiennent qu'admettre les expériences personnelles et les émotions du chercheur est une démarche non seulement légitime, mais nécessaire au renouvellement théorique. Nous proposons donc une réflexion sur la posture épistémologique qui sous-tend une telle prise en compte, sur l'apport de la recherche féministe à ce sujet et sur les principaux avantages rapportés. L'ensemble de cette discussion sera ponctué d'exemples théoriques et appliqués.

Mots clés

ÉMOTIONS, SUBJECTIVITÉ, OBJECTIVITÉ, ÉPISTÉMOLOGIE, RÉFLEXIVITÉ

Introduction

La place des émotions en recherche demeure mitigée. Si l'on est bien prêt à reconnaître et à valoriser l'apport des émotions des participants à la recherche, les émotions que vit le chercheur, elles, ne passent bien souvent pas l'étape du journal de bord au sein duquel elles sont consignées. Lorsqu'elles sont exposées, c'est généralement du bout des lèvres. Pourtant, les émotions se manifestent bel et bien au sein de tout processus de recherche. Y ont-elles réellement leur place? Que se passe-t-il lorsque le chercheur se trouve bouleversé, transformé ou encore choqué par ce qui se dévoile sur le terrain? A-t-il le droit de démontrer de telles émotions? Est-il possible

d'allier l'humanité du chercheur, en tout ce qu'il comporte de subjectif, aux impératifs scientifiques? Cette démarche peut-elle être porteuse d'innovation?

Nous souhaitons alimenter la réflexion sur ces différents questionnements, qui rejoignent tant la place que les avantages et les défis que représente la prise en compte des émotions en recherche, tout en soutenant l'idée selon laquelle cette rencontre inévitable, entre l'individu chercheur et son terrain, laisse entrevoir une lecture sensible et renouvelée des phénomènes sociaux. Précisons finalement qu'à l'instar de Ollivier et Tremblay, notre intention n'est pas de « polariser objectivité et subjectivité en postulant leur caractère antinomique, mais de les penser comme complémentaires à une démarche unifiée de recherche » (2000, p. 46).

L'« idée reçue » sur la Science

Les sciences sociales, explique Pires, sont nées dans l'ombre des sciences naturelles, c'est-à-dire à un moment où ces dernières représentaient le « modèle idéal de la science » (1997, p. 6). On avait alors en tête le portrait à peine caricatural d'un chercheur objectiviste qui cherche à étudier la réalité de manière neutre et désincarnée. Fort de l'expérience des sciences naturelles, on envisageait la possibilité d'étudier les faits sociaux comme des objets (Levy, 1994). S'inspirant de ce bagage, on a alors postulé que la scientificité pouvait s'atteindre, dans le domaine des sciences sociales, par l'usage d'une méthodologie rigoureuse (Pires, 1997). On élabore ainsi diverses méthodes permettant au chercheur de « sortir en partie de son propre esprit », ce qui le rend apte à saisir la « réalité objective » (Pires, 1997, p. 7). Ce truchement intellectuel, au bout duquel se révèle une sorte de neutralité réflexive, permet alors au chercheur d'accéder à un savoir social qui se distingue du sens commun.

Cette posture traditionnelle, qui demeure partagée par bon nombre de chercheurs en sciences sociales marque une idéologie forte de la Science. Guba et Lincoln (1994) diront d'ailleurs que cette idéologie alimente une « idée reçue » sur la Science qui se diffracte dans l'imaginaire social à la manière d'une représentation grossière. Celle-ci fait pression sur l'individu chercheur tant à travers la manière dont se forge sa vision de la Science que par le biais des pratiques favorisées par les différentes institutions qui jalonnent sa carrière professionnelle. Pour en dire un peu plus, ajoutons que cette « idée reçue » véhicule la thèse selon laquelle un processus n'est scientifique que s'il concentre ses efforts sur l'expérimentation afin de vérifier ou de falsifier des hypothèses dans le but de prédire et de contrôler un phénomène. Tout comme en sciences naturelles, on estime alors que le chercheur en sciences sociales doit, autant de possible, occuper la place d'observateur externe à la réalité qui l'intéresse. « On n'observe bien qu'en se posant au-dehors », soutient Comte (cité dans Ferrarotti 1981, p. 78). On peut également y voir un parallèle avec Durkheim, célèbre pour avoir notamment mentionné que les « faits sociaux » doivent être étudiés « du dehors comme des choses extérieures » (Pires, 1997, p. 30).

La subjectivité et l'émotion contaminantes

Dans cette posture, le chercheur ne doit pas se commettre. On ne veut pas que le parti pris ou l'expérience du chercheur ne vienne contaminer l'objet de recherche ou en modifier sa perspective. Le « regard de l'extérieur », encadré par une méthodologie rigoureuse, fait partie des moyens censés permettre de prévenir et d'éviter les biais. La neutralité objective met ainsi de l'avant un chercheur idéalement désincarné (*disembodied*, Johnson, 2009), sans passion (*dispassionate*, Jagger, 1997) et non participant. Bien que l'on reconnaisse que le chercheur ne puisse s'extraire du système qu'il étudie, on lui demande tout de même de se mettre à distance et d'écarter sa subjectivité. Comme l'explique Davies, « la marginalisation de l'émotion s'inscrit dans une croyance selon laquelle la subjectivité, tant en recherche quantitative que qualitative, doit être contrôlée et à limitée, puisqu'elle introduit nécessairement des irrégularités qui viennent embrouiller et biaiser la recherche »¹ [traduction libre] (2010, p. 2). Mais peut-on vraiment se couper de sa subjectivité? Selon Devereux, les instruments qui servent l'objectivité, les filtres « corrigeant les déformations dues à la subjectivité, produisent des déformations qui leur sont propres » (1980, p. 17), de tels mécanismes ne se révèlent donc pas garants d'objectivité. Ne serait-il pas intéressant, dans ce cas, de se questionner sur l'apport de la subjectivité à la recherche? Selon plusieurs (Heinisch, 2001; Johnson, 2009; Ramazanoğlu & Holland, 2002; Villani, Poglià Miletì, Mellini, Sulstarova, & Singy, 2014), la subjectivité nous donne accès à un autre niveau de compréhension, à un autre type de connaissance : « La subjectivité suppose un savoir partiel, personnel et intuitif, lequel émerge de la conscience d'un sujet connaissant, qui se trouve dans un contexte social précis »² [traduction libre] (Ramazanoğlu & Holland, 2002, p. 52). Force est toutefois de constater que bien que la subjectivité ait gagné en reconnaissance, la contribution des émotions qu'elle implique, elle, demeure peu explorée (Lund, 2012).

L'émotion mobilisée dans la compréhension du monde

« Comprendre, [rapporte Heinisch] n'a rien d'une attitude de passivité. Pour faire une science, il faudra toujours deux choses : une matière, mais aussi un homme » (Bloch dans Heinisch, 2001, pp. 89-90). Heinisch ajoute : « et quand bien même ce sont des programmes informatiques qui aident à l'élaboration d'algorithmes, c'est l'homme qui tient les commandes : l'homme dans son bon sens, dans ses intuitions, ses émotions, son intelligence » (Heinisch, 2001, p. 90). L'activité de recherche, qui transcende l'humain, ne pourrait donc qu'impliquer fondamentalement l'humanité du chercheur, et ce, dès son amorce. Le choix du sujet de recherche, la manière de l'aborder et les positions que nous avons, qu'elles soient conscientes ou non, sont des composantes émotionnelles qui jalonnent le projet de recherche. « Nos identités et expériences de vie façonnent les positions politiques et idéologiques que l'on adopte dans notre recherche »³ [traduction libre], expliquent Kleinman et Copp (1993, p. 10). En guise

d'exemple, Kleinman relate avoir involontairement omis s'intéresser à la « race » des participants lors d'une recherche. Ce n'est qu'avec les années et le recul qu'elle s'est rendue compte avoir négligé un pan important de son analyse. Selon elle, il serait fort crédible que la peur d'y découvrir quelque chose qui remettrait en question ses valeurs profondes soit ce qui explique cette omission (Kleinman & Copp, 1993). Mais il y a plus. S'incorporant à l'individu, les émotions feraient partie de son expérience de la réalité. Elles sont, explique Denzin, « des expériences incarnées, afin que le « corps émotif » devienne un ensemble muable, ressentant les émotions sensibles, les émotions du corps ressenti, les émotions de valeur intentionnelle, et les émotions du soi et de la personne morale »⁴ [traduction libre] (dans Holland, 2007, p. 197). Les émotions qui traversent l'individu chercheur tout au long de sa recherche seraient donc ce qui l'informe sur la réalité qu'il tente de comprendre. Plusieurs auteurs (dont Hubbard, Backett-Milburn, & Kemmer, 2001; Johnson, 2009) soutiennent d'ailleurs cette position. Le chercheur qui tient compte de ses émotions rencontrerait donc l'une des conditions nécessaires à la compréhension de certains phénomènes.

C'est par le biais de ces expériences et de ces émotions que les chercheurs comprennent leurs interprétations du sujet et parviennent à leur donner un sens; qu'ils viennent à accorder une attention aux significations et aux comportements de ceux qu'ils étudient et qu'ils peuvent donc obtenir une connaissance intuitive⁵ [traduction libre] (Johnson, 2009, p. 29).

En tant qu'êtres incarnés, nous parvenons à connaître le monde grâce à des croyances communes. C'est ce qui fait de notre expérience du monde, une expérience sociale et intersubjective. Tous les aspects de la recherche exigent que le chercheur ressente le monde qui l'entoure et qu'il l'expérimente⁶ [traduction libre] (Dickson-Swift, James, Kippen, & Liamputtong, 2007, p. 22).

Partant du principe que la neutralité objective n'a rien d'une absence de participation, mais consiste plutôt en un « type particulier de participation » (Simmel, 1908/1994, p. 56) et que l'idée d'un chercheur neutre et objectif, comme on l'entend traditionnellement, est une construction illusoire, Heinisch est d'avis qu'il est nécessaire de reconnaître et d'assumer pleinement l'absence de neutralité afin de « se servir de sa subjectivité comme une force analytique » (Heinisch, 2001, p. 81). La reconnaissance de l'apport des émotions au cœur du processus scientifique marque une opposition claire face aux principes traditionnels objectivistes de l'« idée reçue » sur la Science. Cette légitimité donne une nouvelle place à l'émotion au cœur même de l'épistémologie de la recherche (Hubbard et al., 2001). Considérer les émotions comme outil de travail du chercheur a également mené vers une reconsidération des principes de neutralité, de scientificité et de transparence. Plutôt que de désavouer leur

présence ou de travailler à une distanciation méthodologique, le chercheur devrait plutôt exposer ses émotions et expériences sensibles de recherche. Comme l'explique Johnson « Les chercheurs qui ne s'inspirent pas de leurs expériences personnelles et de leurs émotions ou qui n'en discutent pas, ne serait-ce que minimalement, au moment d'exposer et de rendre compte de leur démarche de recherche font preuve d'une certaine malhonnêteté »⁷ [traduction libre] (2009, pp. 27-28). Ce qu'on y postule alors implicitement, c'est que pour comprendre le phénomène étudié il est également nécessaire de comprendre comment ce phénomène est parvenu à faire sens aux yeux de l'individu qui s'y est attardé. La validité scientifique se découvre alors sous une facette qui, sans être nouvelle, est désormais plus communément acceptée au sein de la recherche contemporaine en sciences sociales qu'elle ne l'était auparavant (Johnson, 2009).

Posture de recherche et intégration des émotions

Si les émotions sont présentes dans tout projet de recherche, la posture où elles seraient les plus admises et reconnues est certainement celle qui cherche à parvenir à une bonne compréhension du phénomène à l'aide d'un point de vue « de l'intérieur ». En effet, cette posture requiert, de la part du chercheur, une participation subjective, une reconnaissance de ses émotions et un certain investissement de soi lors de la collecte de données. Afin d'accéder à la réalité vécue des participants, il faut s'efforcer de couper la distance traditionnelle entre le chercheur et le participant pour nouer une relation réciproque qui permettra à l'un de se confier et à l'autre de se laisser toucher par la réalité ainsi exposée. « Une compréhension approfondie de la vie nécessite de s'y immerger »⁸ [traduction libre], souligne Charmaz (2004, p. 980), qui explique qu'à travers cette démarche, il faut parvenir à « sentir » et à s'approprier une portion du vécu du participant afin de présenter « une interprétation analytique rigoureuse de l'expérience telle que vécue »⁹ [traduction libre] (Charmaz, 2004, p. 980). Il faudrait donc s'immerger, un peu à la manière dont James Davies (2010) décrit l'immersion anthropologique, dans la réalité du phénomène étudié.

Il s'agit là d'une implication personnelle, profonde et émotive fort particulière qui demande au chercheur de se tenir dans la constante ambivalence entre le partage de ce qu'il est et l'accueil respectueux et compréhensif des propos des participants. Les entrevues associées à ce type de posture, généralement semi-dirigées, représentent une importante charge pour le chercheur qui doit imbriquer simultanément la conduite de l'entrevue, l'analyse du matériau exposé et l'analyse de sa propre conduite face aux révélations qui lui sont faites. « Le travail émotionnel, bien qu'invisible, est constamment présent et constitue une charge importante dans le déroulement de l'entretien », précisent Villani et al. (2014, paragr. 14). Cet investissement personnel va donc au-delà du dévoilement factice, stratégique et utilitariste des émotions. En effet, certains critiquent l'utilisation des émotions, ou le « *emotion work* » qu'évoque

Hochschild (2003), dans le but d'encourager les participants à s'ouvrir davantage (Fitzpatrick & Olson, 2015). Des auteurs, s'appuyant sur les travaux de Hochschild (2003), admettent la nécessité d'évoquer ou travailler leurs émotions afin de mener à terme des projets de recherche, notamment dans le cadre de recherches collaboratives ou partenariales (Mandell & King, 2014). Pour Kleinmann et Copp (1993), les implications de cette instrumentalisation positionnent les chercheurs en *quasi-positivistes* : d'un côté, les émotions doivent être employées pour solliciter une plus grande ouverture de la part des participants; de l'autre, les émotions dites *inappropriées* doivent être évacuées du processus de recherche :

Conséquemment, la plupart d'entre nous agissons comme des quasi-positivistes : nous nous autorisons à ressentir des émotions telle que la proximité avec les participants et essayons de nier ou d'éliminer les émotions que nous considérons comme inappropriées. Conséquemment, les chercheurs de terrain font du travail émotionnel (« *emotion work* »; Hochschild, 2003) en ajustant leurs émotions afin qu'elles correspondent aux attentes d'autrui¹⁰ [traduction libre] (Kleinman & Copp, 1993, p. 2).

La ligne de démarcation, entre le « *emotion work* », notamment le « *deep acting* », et l'investissement profond et émotif du chercheur n'est cependant pas toujours claire. Le chercheur gagnerait pourtant à demeurer à l'affût de ses émotions et à alimenter leur questionnement, à faire preuve de réflexivité. Celle-ci, comprise comme étant « une conversation continue sur l'expérience de la réalité au moment même où elle est vécue »¹¹ [traduction libre] (Coffey, 1990 dans Pellatt, 2003, p. 30) représenterait, selon l'auteure, « une partie importante du processus de recherche »¹² [traduction libre] (2003, p. 28).

Une réflexivité à 3 niveaux

Cette part importante de la réflexivité au sein du processus de recherche peut, à notre avis, informer l'analyse selon trois niveaux, bien qu'elle demeure généralement sous-théorisée (Naples, 2003). On remarque d'abord que certains auteurs mentionnent avoir fait un retour sur leurs émotions essentiellement afin d'enrichir l'analyse de la réalité vécue par le participant. Villani et al. (2014) expliquent que les émotions ressenties lors des entretiens, puis colligées comme des « impressions personnelles » en marge des écrits scientifiques ont, en plus de servir « d'outil de décompensation », permis d'ajouter une « sensibilité intersubjective » à l'analyse : « interroger notre ressenti nous permettait de questionner notre interprétation des situations observées et des déclarations des enquêtées », mentionnent les auteurs (Villani et al., 2014, paragr. 16).

Le chercheur, attentif aux émotions des participants ainsi qu'à ses propres émotions lors du processus de recherche, pourrait également mieux se situer. « La réflexivité m'a permis de reconnaître les valeurs que je tenais pour acquises et de réfléchir à leurs effets tant sur ma recherche, que ma pratique »¹³ [traduction libre],

mentionne Pellatt (2003, p. 28). Johnson (2009) souligne également que la réflexivité « accroît la conscience qu'ont les chercheurs de leurs présupposés et des effets possibles de ceux-ci »¹⁴ [traduction libre] (Johnson, 2009, p. 40). Cette autocritique de soi permettrait au chercheur de mieux comprendre comment ses expériences personnelles, ses valeurs ou ses croyances interviennent dans son projet. C'est en lien avec ce type de réflexivité que certains auteurs disent envisager la recherche comme une forme d'une « démarche personnelle d'auto-découverte »¹⁵ [traduction libre] (Coffey, 1999 dans Pellatt, 2003, p. 32).

Finalement, la réflexivité permettrait à l'individu chercheur d'en savoir plus sur les structures et les logiques sociales qui l'entourent. « Les émotions ne sont pas uniquement issues du "soi" ou encore du soi en interaction avec d'autres (intersubjectivité); elles peuvent également provenir des structures qui forgent subrepticement ces relations intersubjectives »¹⁶ [traduction libre], explique Davies (2010, p. 6). L'attention portée aux émotions en recherche pourrait donc conduire vers une analyse macrosociologique à propos des logiques qui sous-tendent les interactions.

Une préoccupation féministe... mais pas que

Cette dernière dimension de la réflexivité nous amène à évoquer la posture critique du « regard d'en bas » (Pires, 1997) que peut souhaiter adopter le chercheur. Cette posture propose de questionner les savoirs perçus comme objectifs et légitimes sous l'angle de leur position interprétative et sociale privilégiée. On s'intéresse, alors dès le départ, à ces structures qui sous-tendent les interactions et qui orientent l'expérience de recherche des chercheurs et de leurs participants. La réflexivité est ici entièrement mobilisée pour déconstruire sciemment certains biais « de privilèges » dans une optique de changement social. En réponse à ce biais perçu, on favorise le « biais de perspective dominée », soit l'adoption du point de vue des groupes ou individus socialement marginalisés (Pires, 1997, p. 35). En épistémologie féministe, cette posture est reconnue comme celle du point de vue des femmes, ou le *feminist standpoint*. Elle récuse ainsi la distante neutralité du chercheur et soutient au contraire que le point de vue partisan, orienté vers la défense des intérêts des groupes dominés, serait mieux à même de produire une connaissance scientifique valide.

Afin de parvenir à cette reconnaissance de la perspective des dominés et de produire un savoir qui serait ainsi plus objectif et moins partiel, les émotions sont clé (Naples, 2003). La considération des expériences des femmes, qui comprend les émotions et le savoir incarné (*embodied*), permet de rendre compte des relations de pouvoir vécues au quotidien (Ramazanoğlu & Holland, 2002). Naples (2003), Jaggar (1989 dans Kleinman & Copp, 1993) et Greenhalgh (2001), entre autres, soulignent la contribution des émotions interdites (*outlaw emotions*, selon l'expression de Jaggar, 1989, dans Kleinman & Copp, 1993), particulièrement ressenties par les femmes et

membres des groupes marginalisés (Lutz, 2002) à la formation du « regard d'en bas ». Définies comme étant une « prise de conscience instinctive que nous nous trouvons dans une situation coercitive, cruelle, injuste ou dangereuse »¹⁷ [traduction libre] (Jaggar 1989, dans Kleinman & Copp, 1993, p. 51), ces émotions interdites peuvent engendrer le développement d'une perspective renouvelée, critique et féministe.

Il semble donc que les émotions, en recherche féministe, occupent une place reconnue tant dans la collecte que dans l'analyse des données puisqu'elles sont à la base de l'épistémologie du point de vue, laquelle est ancrée dans les expériences des femmes. Cette particularité de la recherche féministe serait tributaire d'importantes retombées méthodologiques qui vont bien au-delà de cette posture. « [...]C'est la méthodologie féministe qui a explicité le rôle des émotions des chercheurs au sein du processus de recherche »¹⁸ [traduction libre], expliquent Hubbard et al. (2001, p. 124). On remarque d'ailleurs que certains principes de la recherche féministe qui admettent une reconnaissance des émotions, tels que « l'engagement de la chercheuse en tant que personne » et « l'engagement des participantes à la recherche » (Ollivier & Tremblay, 2000, pp. 45-51), reprennent de manière située et sensible certaines notions concernant l'implication des émotions en recherche que nous avons évoquées plus haut.

Nous croyons ainsi que les questionnements et les positions vers lesquelles mènent ces principes s'avèrent porteurs de richesse et d'innovation pour les recherches conventionnelles. En ce qui concerne l'engagement du chercheur : une scission entre le chercheur et les participants mènerait-elle à un terrain « édulcoré »? Est-il possible que le « privé » (les expériences personnelles) et le « public » (les expériences professionnelles) s'alimentent l'un l'autre lors de la recherche? Et pour ce qui est de l'engagement des participants : les liens intersubjectifs créés avec les participants, comme la sympathie et la complicité, permettent-ils d'enrichir les liens cognitifs, soit les échanges intellectuels? Les participants peuvent-ils alimenter et dynamiser la recherche en tant que partenaires? Nous sommes d'avis que le chercheur à l'affût de ces questionnements, par exemple, serait plus à même de problématiser l'ordinaire de manière innovante et ainsi bonifier, ce que Weston (1991, dans Campbell, 2009) nomme, « de rendre étrange ce qui est familier »¹⁹ [traduction libre] (p. 127).

Tirer profit des émotions en recherche

Les émotions ressenties et vécues par les chercheurs sont variées et peuvent, au sein d'un même projet de recherche – et parfois auprès d'un même participant – être polarisées. « Les chercheurs peuvent ressentir une panoplie d'émotions : l'euphorie lorsqu'ils se réjouissent d'accomplir quelque chose d'important et de significatif, aussi bien que la culpabilité, la colère et la frustration lorsqu'ils sont confrontés aux récits des participants »²⁰ [traduction libre], explique Johnson (2009, p. 28).

La reconnaissance des émotions recèle des avantages tant du côté des participants que du côté des chercheurs. Selon Patricia Hill Collins (1990, dans Naples, 2003), les émotions témoignent d'abord de la validité perçue d'un propos et servent à apaiser les rapports de pouvoir entre chercheurs (qui laissent transparaître leur humanité) et participants (qui peuvent ainsi percevoir qu'ils ne sont pas seuls à exprimer leur subjectivité). Relatant son expérience de chercheuse, Johnson (2009) estime que le partage de son expérience et de ses émotions avec les participantes a permis de réduire les rapports de pouvoir perçus. Ainsi, de son point de vue, les participantes étaient plus à même de partager leurs expériences et leurs opinions, sans crainte de « jugement ou représailles »²¹ [traduction libre] (2009, p. 31).

L'expression et la reconnaissance des émotions, de la part des chercheurs comme des participants, peuvent également constituer une forme de catharsis apaisante pour les deux parties puisqu'elles sont enfin la possibilité de discuter d'un sujet sensible, souvent perçu ou ressenti comme tabou (Johnson 2009). Plusieurs participants, rencontrés lors d'une recherche portant sur l'intégration socioprofessionnelle de jeunes peu qualifiés, se sont ouvertement sentis valorisés de l'attention particulière qui leur était accordée (Champagne, Malenfant, Bellemare, & Briand, 2013). Qu'une équipe de recherche reconnaisse la difficulté et la pénibilité de leur parcours souvent atypique a entraîné des confidences empreintes de fierté qui ont demandé, lors des entrevues, une empathie mesurée campée sur un désir de compréhension exempt de jugement.

Johnson (2009) ajoute d'ailleurs que ce partage peut mener à une forme d'autonomisation (*empowerment*), lorsque les protagonistes sentent que leur expérience est validée et accueillie par l'autre, mais aussi lorsqu'ils perçoivent que leurs expériences peuvent aider autrui. Cette perspective a guidé la réalisation d'entrevues individuelles sous forme de récits de vie, suivies d'un groupe de discussion, avec de jeunes mères survivantes de violences conjugales dans l'Est ontarien (Clennett-Sirois, 2015). Au terme des rencontres individuelles et de groupe, nombreuses sont celles qui se sont montrées soulagées d'avoir pu parler de leurs expériences et constater que celles-ci étaient non seulement partagées, mais pouvaient servir à aider d'autres femmes. Plus encore, au terme de la rencontre de groupe, une jeune femme a tenu à souligner sa volonté de contribuer à la possible création d'une ressource d'aide si ce projet venait à se réaliser : « appelle-nous ».

L'intégration des émotions en recherche peut également avoir des effets sur la collecte des données et la nature de celles-ci. On remarque en fait qu'elles permettent d'établir une relation de confiance et encouragent les participants à divulguer leurs réalités, perspectives et expériences vécues. De manière concurrente, les chercheurs sont ainsi plus à même de saisir ce que leur révèlent les participants et les implications des informations qui leur sont partagées. C'est la perspective de Johnson (2009) qui a

étudié le vécu de jeunes femmes ayant une expérience familiale en lien avec le cancer du sein alors qu'elle a elle-même perdu sa mère des suites de cette maladie. Elle estime que son expérience et les émotions que son projet de recherche a générées lui ont permis de mieux s'immerger et comprendre le vécu des participantes : « grâce à mes émotions et mes expériences, j'y suis parvenue [à créer un contact authentique avec les participantes] et c'est ce qui m'a finalement permis d'avoir une compréhension plus complète du vécu de ces jeunes femmes »²² [traduction libre] (Johnson, 2009, p. 30).

Les émotions peuvent, finalement, être source d'une réflexivité accrue de la part des chercheurs tel qu'énoncé plus tôt. Si cette réflexivité leur permet d'activer une analyse microsociologique, concernant leur présence dans le processus de recherche et sur le terrain, elle leur permet également d'accéder à une analyse plus large, du domaine macrosociologique, en facilitant l'identification des difficultés et des accros qui peuvent être attribuables aux structures sociales, comme en témoigne l'exemple de Kleinman (dans Kleinman & Copp, 1993) au sujet de la « race ».

Les écueils d'une telle posture

Les défis et les critiques auxquels font face les chercheurs qui adoptent une posture ouverte aux émotions sont nombreux. Se distancer de l'idée reçue de la Science, pour laquelle les émotions sont perçues comme suspectes et comme une atteinte à l'objectivité et à la validité du savoir produit, n'est pas chose aisée pour le chercheur lui-même. Bien que les méthodes qualitatives et les principes qui les sous-tendent soient plus largement validés et reconnus au sein de la communauté scientifique (Mucchielli, 2005), elles demeurent obscures et souvent bigarrées au sein de la littérature scientifique (Baribeau & Germain, 2007). On remarque même une certaine stagnation du cheminement qualitatif des années 2000 à 2013, au sein des publications qui visent à informer les jeunes chercheurs sur la méthodologie de recherche (Royer, 2013). Ceci nous porte à croire que, pendant notre formation en recherche, il est difficile de déconstruire « l'idéologie de la Science » face aux émotions tel que le résumait Kleinman et Copp (1993, p. 2) :

Les chercheurs qui vont sur le terrain apprennent – par le biais de leurs enseignants, des écrits consultés et de leurs collègues – à ressentir, à penser et à agir. Comme ils s'inscrivent dans une discipline englobante, ces derniers font partie d'une culture dominée par l'idéologie du professionnalisme ou, plus précisément, de la Science. Selon cette idéologie, les émotions sont suspectes : elles contaminent la recherche en nuisant à l'objectivité. Elles doivent donc être écartées²³ [traduction libre].

La valorisation de l'humanité du chercheur au cœur même de sa recherche représente donc un défi certain tant pour les jeunes chercheurs qui appréhendent la

recherche qualitative que pour ceux qui l'enseignent avec bien peu de matériel. Éviter la pente glissante de l'utilisation instrumentale des émotions comme stratégie permettant d'encourager les participants à se révéler davantage, critiquée par Fitzpatrick et Olson (2015), ajoute une autre dimension à cette complexe intégration.

Déjà, des chercheuses féministes et des anthropologues évoquent la nécessité de consigner, par écrit, leurs réactions lors de l'enquête terrain, mais comment faire passer ces écrits du domaine « privé » au domaine « public »? Rappelons à ce sujet que Baribeau souligne avoir rarement été témoin de l'usage que font les chercheurs de ces impressions et de ces émotions qui se trouvent consignées dans le journal de bord : « [...] à ma connaissance, aucune mention n'en est faite dans l'analyse ou encore dans la discussion des résultats en recherche, les chercheurs se restreignant aux données issues des entrevues et des observations sur le terrain, par exemple » (Baribeau & Germain, 2005, p. 100). Cette rare présentation et discussion explicite des émotions, par les chercheuses sensibles, lors de la rédaction de rapports et d'articles en recherche démontre la nécessité, selon nous, d'en savoir plus sur le risque associé à une telle exposition.

Nous sommes d'avis que le chercheur risque d'accroître sa propre vulnérabilité lorsqu'il identifie et évoque ses propres émotions ainsi que la place que celles-ci ont occupée lors de la recherche. En discutant de sa posture lors de la collecte et de l'analyse des données, le chercheur se révèle, expose son individualité (Best, 2003) et conséquemment, doit être prêt à défendre sa position. Plus encore, les commentaires et critiques, portant sur la validité des postulats, des sujets et des choix des chercheurs peuvent paraître (et être) très personnels. Ces critiques peuvent être formulées de sorte à remettre en question l'éthique, le professionnalisme et même le statut du chercheur, que l'on ne reconnaît plus comme légitime. Pour Kleinmann et Copp, ces craintes quant à la légitimité perçue ou critiquée de la recherche qualitative expliqueraient, en partie, l'absence relative d'écrits sur le sujet. Elles notent :

Il est possible que ce type de recherche soit rare parce que nous n'osons pas publier les secrets de nos collègues (ou les nôtres) [...]. Il est aussi possible que nous craignons que les sociologues quantitatifs découvrent la vérité – c'est-à-dire que notre travail est aussi subjectif qu'ils l'anticipaient²⁴ [traduction libre] (1993, p. 3).

Ajoutons également que le chercheur qui s'engage authentiquement dans une posture sensible et ouverte peut se voir transformé, sinon affecté, par celle-ci de manière souvent inattendue. Tel que le révèle Johnson dans sa propre recherche, cette posture peut causer de l'anxiété et même un « épuisement physique et émotionnel »²⁵ [traduction libre] chez le chercheur qui entreprend de tels projets de recherche (2009, p. 36). S'ouvrir à l'autre et accueillir ses propos, c'est également s'ouvrir à l'inconnu et accepter de se laisser toucher, peut-être plus profondément que l'on ne le

soupçonne, par les réalités difficiles qui peuvent y être soulevées (Dickson-Swift et al., 2007). Cette posture demande également un lourd exercice personnel lors de la collecte des données et l'analyse puisque la réflexivité, qui demande d'alterner et même d'imbriquer certaines dimensions cognitives et émotives, est un exercice complexe. La nécessité de rendre cet exercice « productif » en termes de résultats de recherche comporte également sa part d'anxiété (Kleinman & Copp, 1993).

Pour leur part, les participants peuvent résister ou se sentir ennuyés lorsque confrontés à ces attitudes *inattendues* de la part du chercheur, pendant les entrevues, par exemple. Les participants peuvent effectivement partager cette idée reçue sur la Science, laquelle suggère distance et expertise de la part des chercheurs. Les individus qui partagent cette conception de la recherche peuvent se sentir déstabilisés et s'étonner (timidement ou violemment, rapporte Legavre, 1996) d'avoir face à eux un chercheur sensible qui conduit une entrevue de manière « décontractée » plutôt qu'un « expert » qui mène des entretiens plus rigides.

Nous croyons que le dernier défi concerne le financement de projets de recherche qui reconnaissent, explicitement, la place des émotions de même que leur publication. Confronté à la « toile de fond qu'est la recherche positiviste traditionnelle »²⁶ [traduction libre], pour reprendre l'expression de Jordan (2014, p. 1), laquelle influence des décisions relatives au financement de projets de recherche par les trois principaux organismes subventionnaires canadiens (Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie, Conseil de recherche en sciences humaines et Instituts de recherche en santé), il peut être ardu pour le chercheur d'accéder à des sources de financement pour mener à terme son projet.

Conclusion

Les émotions ont toujours occupé une place en recherche, que celle-ci soit niée, contrôlée, ou encore mobilisée de manière à enrichir la collecte et l'analyse des données. Si certains chercheurs ont tenté de démentir leur présence et de se distancer de leur objet d'étude afin de garantir une forme de validité, d'autres ont su adopter la posture inverse, s'immergeant complètement tout en sachant user de réflexivité. Cette dernière posture, qui donne accès à l'expérience et à l'intériorité des participants, est une posture forte qui, jumelée au « regard d'en bas », permet d'enrichir l'analyse d'une dimension macrosociologique située sur les structures et les positionnements sociaux.

Bien qu'elles aient fait l'objet de nombreux écrits en recherche féministe, les émotions sont toujours difficilement admises au sein de disciplines aux origines positivistes. Nous sommes toutefois d'avis qu'en dépit des risques qu'elle pose, la reconnaissance des émotions sert la recherche en sciences humaines et sociales, que celle-ci soit avouée ou non et que celle-là adopte ou non un point de vue féministe. Plus qu'une consignation au journal de bord, les émotions sont au cœur de la

connaissance et de la réflexivité : elles contribuent à l'ensemble du processus de recherche. Pour reprendre les propos de Lahire :

Le fait même de faire retour sur soi en trouvant les mots pour se dire ouvre au scripteur la possibilité d'une prise de conscience de « choses » (situations, relations sociales, expériences, sentiments, normes, etc.) qu'il « savait », mais d'une manière telle (préverbale) qu'il ne savait pas vraiment (2008, p. 170).

Notes

¹ « *the marginalization of emotion was consistent with the belief that subjectivity in both quantitative and qualitative research is something to be controlled and restrained, as it invariably introduces irregularities that cloud and bias research* » (Davies, 2010, p. 2)

² « *Subjectivity implies partial, personal, intuitive knowledge that comes from the consciousness of a knowing subject situated in a specific social context* » (Ramazanoğlu & Holland, 2002, p. 52)

³ « *Our identities and life experiences shape the political and ideological stances we take in our research* » (Kleinman & Copp, 1993, p. 10).

⁴ « *embodied experiences, so that the “emotion body” becomes a moving, feeling complex of sensible feelings, feelings of the lived body, intentional value feelings, and feelings of the self and moral person* » (dans Holland, 2007, p. 197).

⁵ « *It is through these experiences and emotions that researchers gain insight and give meaning to their interpretations of the topic they are exploring, are alerted to the meanings and behaviours of those being interviewed and enable the researcher to gain intuitive insight* » (Johnson, 2009, p. 29).

⁶ « *As embodied beings, we come to know the world through shared understandings, and in the process make our experience of the world a social and intersubjective one. All aspects of research require the researcher to feel, to experience* » (Dickson-Swift, James, Kippen, & Liamputtong, 2007, p. 22).

⁷ « *researchers who do not draw upon and/or discuss their own personal experiences and emotions, at least to some extent, within telling of the research story are in some ways being dishonest* » (Johnson, 2009, pp. 27-28).

⁸ « *A deep understanding of life means entering it* » (Charmaz, 2004, p. 980).

⁹ « *an incisive analytic interpretation of the experience as lived* » (Charmaz, 2004, p. 980).

¹⁰ « *Consequently, most of us act like quasi-positivists : We allow ourselves to have particular feelings, such as closeness with participants, and try to deny or get rid of emotions we deem inappropriate. Fieldworkers, then, do emotion work (Hochschild, 2003), molding their feelings to meet others' expectations* » (Kleinman & Copp, 1993, p. 2).

¹¹ « *an ongoing conversation about experience while simultaneously living the moment* » (Coffey, 1990 dans Pellatt, 2003, p. 30).

¹² « *an important part of the research process* » (Coffey, 1990 dans Pellatt 2003, p. 28).

¹³ « *Reflexivity has enabled me to acknowledge my taken-for-granted values and consider how they impinge on both my research and my practice* » (Pellatt, 2003, p. 28).

¹⁴ « *increase researcher [sic] self-awareness of their own assumptions and the role these may play* » (Johnson, 2009, p. 40).

¹⁵ « *personal journey of self-discovery* » (Coffey, 1999 dans Pellatt, 2003, p. 32).

¹⁶ « *Emotions do not necessarily emerge only out of “self,” or even out of self in interaction with other (intersubjectivity); they may also emerge out of the structures that surreptitiously shape these intersubjective interactions* » (Davies, 2010, p. 6).

¹⁷ « *gut-level awareness that we are in a situation of coercion, cruelty, injustice or danger* » (Jaggar 1989, dans Kleinman & Copp, 1993, p. 51).

¹⁸ « *It was feminist methodology that made the role of researcher’s emotion explicit to the research process* » (Hubbard et al., 2001, p. 124).

¹⁹ « *the process of making the familiar strange* » (Weston 1991, dans Campbell 2009, p. 127).

²⁰ « *Researchers can experience a kaleidoscope of feelings : of euphoria where they feel jubilant and happy that they are doing something important and worthwhile, as well as guilt, anger and frustration in response to participant’s stories [...]* » (Johnson, 2009, p. 28).

²¹ « *judgement or reprisal* » (Johnson, 2009, p. 31).

²² « *by utilising my experiences and emotions it was possible for me to achieve this [being-with participants] and ultimately, I believe, obtain a more comprehensive understanding of the experiences of these young women* » (Johnson, 2009, p. 30).

²³ « *Field researchers learn—through their teachers, texts, and colleagues—how to feel, think, and act. As members of the larger discipline, fieldworkers share a culture dominated by the ideology of professionalism or, more specifically, the ideology of science. According to that ideology, emotions are suspect. They contaminate research by impeding objectivity, hence they should be removed* » (Kleinman et Copp, 1993, p. 2).

²⁴ « *Perhaps this kind of study is rare because we do not want to put our colleagues’ (and our own) secrets into print [...]. Perhaps we also fear that quantitative sociologists will find out the truth—that our work is as subjective as they suspected* » (Kleinmann & Copp, 1993, p. 3).

²⁵ « *physical and emotional exhaustion* » (Johnson, 2009, p. 36).

²⁶ « *backdrop of traditional positivist research* » (Jordan, 2014, p. 1).

Références

- Baribeau, C., & Germain, M. (2007). Panorama du développement de la recherche qualitative : analyse critique des thèses produites en sciences humaines et sociales depuis 10 ans (1996-2005), en langue française dans les universités francophones au Québec. *Recherches qualitatives*, 27(2), 28-57.
- Best, J. (2003). Killing the messenger : the social problem of sociology. *Social Problems*, 50(1), 1-13.

- Campbell, J. E. (2009). Response to Lori Kendall. Dans A. N. Markham, & N. K. Baym (Éds), *Internet inquiry. Conversations about methods* (pp. 123-130). Los Angeles, CA : Sage.
- Champagne, A., Malenfant, R., Bellemare, G., & Briand, L. (2013). L'intégration des jeunes peu qualifiés dans une entreprise d'économie sociale : travailler autrement? *Reflets : revue d'intervention sociale et communautaire*, 19(1), 185-223.
- Charmaz, K. (2004). Premises, principles, and practices in qualitative research : revisiting the foundations. *Qualitative Health Research*, 14(7), 976-993.
- Clelennett-Sirois, L. (2015). Être jeune mère et survivante de violences conjugales en contexte rural et francophone minoritaire : une étude de besoins à Prescott-Russell. *Reflets : revue d'intervention sociale et communautaire*, 21(1), 73-105.
- Davies, J. (2010). Disorientation, dissonance, and altered perception in the field. Dans D. Spencer, & J. Davies (Éds), *Emotions in the field : the psychology and anthropology of fieldwork experience* (pp. 79-97). Stanford, CA : Stanford University Press.
- Devereux, G. (1980). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris : Flammarion.
- Dickson-Swift, V., James, E. L., Kippen, S., & Liamputtong, P. (2007). Doing sensitive research : what challenges do qualitative researchers face? *Qualitative Research*, 7(3), 327-353.
- Ferrarotti, F. (1981). *Histoire et histoires de vie*. Paris : Méridiens.
- Fitzpatrick, P., & Olson, R. E. (2015). A rough road map to reflexivity in qualitative research into emotions. *Emotion Review*, 7(1), 49-54.
- Guba, E. G., & Lincoln, Y. S. (1994). Competing paradigms in qualitative research. Dans N. K. Denzin, & Y. S. Lincoln (Éds), *Handbook of qualitative research* (pp. 105-117). London : Sage.
- Heinisch, É. (2001). L'ethnomusicologue et les rituels de possession. Éthique d'une recherche (umbanda, Brésil). *Cahiers d'ethnomusicologie*, 24, 83-99.
- Hochschild, A. R. (2003). *The managed heart : commercialization of human feeling, with a new afterword* (2^e éd.). Berkeley, CA : University of California Press.
- Holland, J. (2007). Emotions and research. *International Journal of Social Research Methodology*, 10(3), 195-209.
- Hubbard, G., Backett-Milburn, K., & Kemmer, D. (2001). Working with emotion : issues for the researcher in fieldwork and teamwork. *International Journal of Social Research Methodology*, 4(2), 119-137.

- Jaggar, A. (1997). Love and knowledge : emotion in feminist epistemology. Dans D. Tietjens Meyers (Éd.), *Feminist social thought : a reader* (pp. 385-405). New York, NY : Routledge.
- Johnson, N. (2009). The role of self and emotion within qualitative sensitive research : a reflective account. *ENQUIRE*, 4, 23-49.
- Jordan, S. (2014). A place for PAR in the 21st Century? *Canadian Journal of Action Research*, 15(3), 1-4.
- Kleinman, S., & Copp, M. A. (1993). *Emotions and fieldwork*. Newbury Park, CA : Sage.
- Lahire, B. (2008). De la réflexivité dans la vie quotidienne : journal personnel, autobiographie et autres écritures de soi. *Sociologies et sociétés*, 40(2), 165-179.
- Legavre, J.- B. (1996). La neutralité dans l'entretien de recherche. Retour personnel sur une évidence. *Politix*, 9(35), 207-225.
- Levy, R. (1994). Croyance et doute : une vision paradigmatique des méthodes qualitatives. *Ruptures, revue transdisciplinaire en santé*, 1(1), 92-100.
- Lund, R. (2012). Researching crisis. Recognizing the unsettling experience of emotions. *Emotion, Space and Society*, 5(2), 94-102.
- Lutz, C. (2002). Feminist emotions. Dans J. M. Mageo (Éd.), *Power and the self* (pp. 194-215). Cambridge : Cambridge University Press.
- Mandell, N., & King, K. (2014). Emotional labour and feeling rules in academic community research partnerships. Dans R. Berman (Éd.), *Corridor talk. Canadian feminist scholars share stories of research partnerships* (pp. 7-16). Toronto : Inanna Publications & Education Inc.
- Mucchielli, A. (2005). Le développement des méthodes qualitatives et l'approche constructiviste des phénomènes humaines. *Recherches qualitatives, Hors-série, 1*, 7-40.
- Naples, N. A. (2003). *Feminism and method. Ethnography, discourse analysis, and activist research*. New York, NY : Routledge.
- Ollivier, M., & Tremblay, M. (2000). *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*. Paris : L'Harmattan.
- Pellatt, G. (2003). Ethnography and reflexivity : emotions and feelings in fieldwork. *Nurse Researcher*, 10(3), 28-37.

- Pires, A. P. (1997). De quelques enjeux épistémologiques d'une méthodologie générale. Dans J. Poupart, J.-P. Deslauriers, L.-H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer, & A. P. Pires (Éds), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques* (pp. 3-54). Montréal : Gaëtan Morin.
- Ramazanoğlu, C., & Holland, J. (2002). *Feminist methodology. Challenges and choices*. New Delhi : Sage.
- Royer, C. (2013). Les méthodes qualitatives dans les manuels de méthodologie de la recherche en loisir : un survol de leur cheminement. *Recherches qualitatives*, 32(1), 7-25.
- Simmel, G. (1994). Digression sur l'étranger. Dans Y. Grafmeyer, & I. Joseph (Éds), *L'école de Chicago : naissance de l'écologie urbaine* (pp. 53-77). Paris : Aubier. (Ouvrage original publié en 1908).
- Villani, M., Pogliani Mileti, F., Mellini, L., Sulstarova, L., & Singy, P. (2014). Les émotions au travail (scientifique) : enjeux éthiques et stratégies méthodologiques d'une enquête en terrain intime. *Genre, sexualité & société*, 12. Repéré à <http://gss.revues.org/3333>

Amélie Champagne est doctorante en Sciences sociales appliquées à l'Université du Québec en Outaouais. Elle s'intéresse à la santé mentale au travail chez les individus travailleurs sociaux, la violence ordinaire, l'individuation et les méthodes qualitatives interprétatives, notamment le Photo Voice.

Laurence Clennett-Sirois est détentrice d'un doctorat en Gender Studies de l'University of Sussex et enseigne des cours de méthodologie de la recherche à l'Université d'Ottawa et à l'Université du Québec en Outaouais. Ses travaux portent sur les discours de genre, les médias sociaux, le sexisme et les violences faites aux femmes, dans lesquels elle privilégie les approches qualitatives.